Elle fut relevée sur un plan tout différent du premier, par Modeste, évêque de Jérusalem, et construite selon les idées d'un art nouveau qui avait prévalu en Orient, et qui a formé ce que nous appelons l'école byzantine. Une grande coupole s'éleva sur le tombeau de Jésus, autrefois entouré de portiques, et des sanctuaires particuliers furent bâtis latéralement. L'église byzantine fut détruite en partie l'an 1010 par Hakem, sultan d'Egypte, et reconstruite de 1010 à 1048 dans un style que l'on peut appeler arabo-byzantin. Quand les croisés arrivèrent à Jérusalem, en 1099, ils respectèrent le monument élevé par l'âge précédent, et se bornèrent à y ajouter, au levant, un transsept et un chœur surmonté d'une coupole. A la première époque appartiennent : les bases du mur de l'Anastasis, s'élevant au-dessus du rocher, et en appareil de lits de brique alternant avec des lits de calcaire ; l'église de Golgotha et celle du l'Invention-de-la-Croix, les huit arcades de la Vierge, l'église de Sainte-Marie-de-l'Apparition et la chapelle Saint-Jacques, qui subsiste avec la plus grande partie de son architecture primitive. A la seconde époque appartiennent la grande église appelée aujourd'hui des Saints-Apôtres, et qui s'élève sur l'emplacement de l'ancienne église de la Sainte-Croix, ainsi que la chapelle située derrière le Calvaire, qui porte le vocable des Quatre-Animaux. Nous jetterons un coup d'œil rapide sur les plus importants de ces sanctuaires.

L'église de Sainte-Marie-de-l'Apparition, qui sert aujourd'hui de chapelle aux latins, est au nord de la grande coupole. On y pénétrait, de cette coupole, par l'abside septentrionale ; mais elle avait une large entrée au couchant, par trois arcades appuyées sur des colonnes dont les chapiteaux n'ont d'autre ornement qu'une croix grecque entre deux longues feuilles sculptées, s'élevant aux angles du chapiteau. De tous les monuments byzantins à coupoles de la première époque, celui-ci est le seul dont la façade soit conservée. Les chapiteaux de l'entrée sont carrés à l'abaque, et vont en s'arrondissant jusqu'à l'astragale de la colonne. Cette petite église fut plus tard divisée en deux. On construisit une grande chambre pavée en mosaïque dans le haut de la partie occidentale.

Les huit arcades de la Vierge ont formé, à l'époque byzantine, l'un des côtés de la petite place, le *Paradisus* mentionné par saint Willibald, dont les murs rayonnaient d'or. Sur le côté opposé étaient l'église de la Vierge et le Calvaire. Pour qu'il y eût symétrie entre les bâtiments qui entouraient le *Paradisus*, les architectes byzantins firent une galerie supérieure qui égala en hauteur le Calvaire, situé en face. « J'ai trouvé, dit l'abbé Michon, à quelques parties du mur byzantin des huit arcades, des fenêtres en briques espacées, du même travail que celles de l'église du Calvaire. Piédestaux, colonnes, chapiteaux, tout est franchement byzantin. On voit encore à quelques piédestaux la croix grecque, sculptée en relief. On comprend l'effet de cette double galerie, ornée de mosaïques à fond d'or, et portant sous ses arcades, selon l'usage oriental, un grand nombre de lampes. De l'extrémité de cette galerie, où se trouve la prison de Jésus, jusqu'à l'angle opposé du Calvaire, régnait un portique en plein cintre, dont une pile subsiste encore. »

L'église souterraine de l'Invention-de-la-Croix est le *subterraneum templum* vu par Phocas. Ce monument, détruit par Hakem en 1010, fut restauré plus tard par les croisés. Les chapiteaux, les colonnes qui soutiennent des voûtes en ogives sont faits de débris de monuments byzantins. On y trouve un narthex, c'est-à-dire une première travée plus étroite que les autres, disposition particulière aux églises grecques.

L'église du Calvaire est le monument capital après l'Anastasis. Ce ne fut qu'au VIIe siècle que l'on songea à bâtir une église sur la roche même du Golgotha. Les architectes byzantins élargirent les flancs du rocher dans sa partie méridionale, par une petite voûte fort obscure, soutenue par six piliers. En avant, ils construisirent deux voûtes d'arête, qui formèrent comme deux salles. L'une fut allongée d'une petite voûte en berceau et d'une abside, au fond de laquelle on voit le rocher nu du Calvaire : on l'appelle la chapelle d'Adam. On rapporte sérieusement que le premier homme ayant été enseveli en cet endroit, lorsqu'un soupir de Jésus expirant fit fendre le rocher, la sépulture d'Adam fut mise à jour, et le corps fut arrosé du sang du Sauveur. Le premier pécheur fut ainsi le premier sanctifié par le sang du Rédempteur. Tout cela n'est peut-être pas bien orthodoxe, mais les pieux pèlerins n'y regardent pas de si près. Une épaisse lame d'argent cache aujourd'hui la fameuse fente du rocher. L'autre voûte garda la forme carrée et ne paraît pas avoir jamais été consacrée comme chapelle. Sur la plate-forme du Calvaire, ainsi élargi au sud et au couchant, on bâtit une église à abside carrée. Le monument existe encore tel qu'il fut construit au VIIe siècle. L'église haute du Calvaire se compose de quatre voûtes à arêtes, supportées par un seul pilier central. L'abside, carrée, est sur le roc même, pendant que la travée correspondante repose sur l'élargissement fait au rocher du côté du midi. Dans son plan primitif, l'église du Calvaire avait à ses angles quatre coupoles ; il n'en subsiste qu'une aujourd'hui. La chapelle Saint-Jacques, qui terminait la série des monuments de Modeste, vers le midi, a conservé un beau travail de l'époque byzantine : ce sont quatre colonnettes de marbre avec chapiteaux et corniches délicatement sculptés, qui ornaient l'intérieur de l'entrée de cette chapelle, du côté de l'occident, et qui forment aujourd'hui, à droite et à gauche de la porte occidentale, deux petites absides carrées.

L'église des Saints-Apôtres est une grande construction byzantine, attenante au Calvaire. Le mur méridional, avec trois fenêtres et la naissance des voûtes de trois travées et demie, se prolonge vers l'est et sert de clôture à la cour orientale de l'église du Saint-Sépulcre. L'église n'a pas de colonnes, mais des pilastres. L'ogive se remarque aux fenêtres. Le type des chapiteaux est celui de la première époque byzantine. Ces chapiteaux sont tous exactement semblables.

Quand on descend les escaliers qui mènent à la place du Saint-Sépulcre, en partant de la rue du Patriarche, on trouve d'abord les ruines d'une église de Saint-Jean, élevée ou restaurée du temps des croisades, par les riches hospitaliers, en face de la place du Saint-Sépulcre. Au sortir de la place, en suivant la rue des Paumiers, on trouve des restes considérables d'une église byzantine distincte de celle de Saint-Jean.

L'église des Quatre-Animaux est contiguë à celle des Apôtres, et appartient à la même époque. Cette petite église, avec le réfectoire des grecs, forme la partie en contre-bas du Calvaire. Elle est étroite et se termine par une abside carrée. L'intérieur offre plusieurs dispositions particulières à l'architecture arabe.

C'est l'empereur Constantin Monomaque qui fit reconstruire pour la seconde fois la grande église du Saint-Sépulcre. Malheureusement, ce bel édifice a été détruit en partie par l'incendie de 1808, et restauré d'une manière misérable. C'était, suivant l'abbé Michon, que nous continuons à prendre pour guide, une vaste coupole supportée par trois rangs d'arcades superposés. Le premier rang était soutenu par des piliers et des colonnes. Les piliers étaient au nombre de six et les colonnes au nombre de quatorze. Elles étaient de marbre, et leurs chapiteaux étaient richement imités de l'antique, à en juger par les dessins qui en restent. Le premier étage, formant galerie, se composait d'arcades également en plein cintre, supportées par dix piliers carrés et huit colonnes. Le troisième rang se composait d'arcades aveugles, dans lesquelles étaient des figures en mosaïque. La coupole qui s'élevait au-dessus était, selon Guillaume de Tyr, formée de poutres unies ensemble en forme de couronne. Suivant Quaresmius, ces poutres étaient au nombre de cent trente-une, de 60 palmes de longueur, toutes carrées et formant une rotonde de 30 palmes de diamètre. Elles avaient été couvertes de feuilles d'or et d'argent. Si nous ne connaissons l'Anastasis du XIe siècle que par des descriptions et quelques dessins suspects, il n'en est pas de même, dit l'abbé Michon, de la belle façade méridionale par laquelle on pénétrait d'abord dans l'église de la Vierge, où se trouvait la pierre de l'Onction. Cette façade servait, du côté du sud, d'entrée générale, et l'église de la Vierge ou de l'Onction en était le vestibule. Cette façade est un monument d'un intérêt immense au point de vue de l'art, puisque c'est de lui que date la transformation de l'architecture occidentale.

Le tombeau du Christ n'a pas été détruit par le fer des farouches soldats de Hakem ; mais les parois de marbre furent probablement brisées et le rocher mis à nu. Il fallut procéder à un nouveau revêtement. A la forme carrée qu'il avait eue jusqu'à cette époque, on substitua une forme polygonale qu'il a gardée jusqu'à nos jours. Le vestibule du tombeau avait trois portes. Au-dessus de la porte basse se trouvait une mosaïque représentant l'ensevelissement du Christ. Tout l'intérieur de la chambre sépulcrale était orné de riches mosaïques. Le monument extérieur était décoré de dix colonnes soutenant des arceaux. Le ciborium, ou toit du sépulcre, était de bois de cyprès doré ; il se composait d'une coupole supportée par des arcades et des colonnettes. Le tombeau fut complétement restauré en 1555, par le Père Boniface de Raguse. On en conserva la forme telle à peu près que nous venons de la décrire. Une belle dalle de marbre blanc, recouvrant le rocher où reposa Jésus, se voit encore ; ses moulures accusent le XVIe siècle. Le monument actuel, construit après l'incendie de 1808, est plus riche qu'élégant. Comme dans l'œuvre de revêtement des époques précédentes, le rocher a disparu sous les placages. De nombreuses inscriptions se lisent en dedans sur la paroi septentrionale. L'église du Saint-Sépulcre a été, dans ces dernières années, l'objet d'importantes restaurations exécutées aux frais des gouvernements de France et de Russie ; le dôme a été rétabli.

Dans les environs du Saint-Sépulcre se voient un couvent copte où l'on remarque la citerne de Sainte-Hélène, dont la voûte est supportée par d'élégantes colonnettes, et les ruines de l'ancien couvent des Hospitaliers.

Parmi les monuments que Jérusalem offre à la vénération des pèlerins, nous ne devons pas omettre le jardin des Oliviers, lieu où la tradition place l'agonie de Jésus. Le jardin actuel est un enclos de médiocres dimensions, situé sur le torrent du Cédron, dans le voisinage de Gethsémani, à l'est de la vallée de Josaphat. Il y existe encore huit oliviers énormes, mais qui tombent de vétusté, malgré les soins dont on les entoure. On y montre aussi la grotte de l'Agonie, excavation pratiquée de main d'homme dans le rocher.

Le temple de Salomon, construit sur le mont Moriah, était l'une des merveilles du monde. Les travaux, commencés en 1011 avant J.-C., durèrent sept ans. Ce temple, après 433 ans d'existence, fut détruit par Nabuchodonosor. Le second temple, commencé au retour de la captivité, en 524 avant J.-C., fut achevé 19 ans plus tard. Hérode le Grand le fit reconstruire avec une grande magnificence. Les travaux durèrent quarante-six ans. « Le temple, dit le *Guide en Orient*, fut bâti sur une éminence rocheuse, qui suffisait à peine pour le sanctuaire et l'autel ; les côtés en étaient partout des pentes abruptes. Salomon nivela complétement le côté E. de la montagne et construisit une colonnade sur le remblai. Par la suite des temps, on ajouta constamment au remblai, et la montagne fut nivelée et élargie, et gagna ainsi au N. tout l'espace qui fut occupé ultérieurement par le circuit du temple ; une triple muraille entoura la base de la montagne, et, après un travail qui surpassa toute attente, qui exigea de longues années, et pour lequel on épuisa tous les trésors sacrés et les tributs offerts à Dieu de toutes les parties du monde, on termina enfin la clôture supérieure et la cour inférieure du temple. La partie la plus basse de cette dernière avait été élevée sur une profondeur de 300 coudées et plus en quelques endroits. On y employa des pierres qui mesuraient 40 coudées. Tel fut le zèle du peuple et l'abondance des dons, qu'à force de temps et de persévérance l'ouvrage fut mené à bonne fin. Sur ces fondations s'élevèrent des portiques dont les colonnades de marbre monolithes avaient jusqu'à 25 coudées de hauteur. Les portiques avaient 30 coudées de largeur. La cour ouverte était pavée de dalles. De cette cour on passait dans une seconde, séparée par une balustrade de pierre haute de 3 coudées. Des inscriptions en grec et en latin prévenaient les étrangers qu'ils ne pouvaient passer ces limites. En dedans de cette barrière, on montait par 14 marches sur une terrasse nivelée, large de 10 coudées, entourant la muraille de la cour intérieure, où l'on montait encore par 5 marches. La grande porte était à l'E., mais il y en avait trois au N., trois au S., auxquelles on ajouta trois autres pour les femmes. Le premier espace à l'E. portait le nom de cour des femmes ; de là on passait dans la cour des hommes, et enfin les prêtres seuls étaient admis dans la troisième enceinte ou enceinte sacrée, qui contenait l'autel des Holocaustes, le *naos* et le Saint des saints. Tel était le temple au temps d'Hérode et au temps de Jésus-Christ. C'est de l'enceinte extérieure que Jésus chassa les marchands. Le temple fut entièrement détruit et rasé par Titus ; cinquante ans plus tard, Adrien y éleva un temple à Jupiter ; Justinien y construisit la basilique de Sainte-Marie. Omar et les califes musulmans mirent l'enceinte à peu près dans l'état où nous la voyons aujourd'hui ; car la domination passagère des croisés n'apporta pas de modifications sensibles aux édifices.

» C'est ordinairement par les bâtiments du Séraï et la porte Bab-el-Ghawarinéh, ouvrant à l'angle N.-O. de l'enceinte, que les visiteurs sont introduits. On se trouve tout d'abord sur une vaste plate-forme plantée de cyprès et d'autres arbres, et formant une magnifique promenade pour les fidèles. La surface en est parfaitement nivelée et formée en grande partie par le roc même du mont Moriah. Il a fallu un travail considérable pour aplanir les inégalités naturelles du sol. Près de l'angle N.-O., le rocher dominait le niveau actuel de l'enceinte, et notamment au-dessous du Minar et du Séraï, et au pied des maisons qui limitent l'enceinte du côté du N., on voit le rocher taillé verticalement à la hauteur de plusieurs mètres au-dessous des constructions qui le couronnent. On passe rapidement sur ce terrain et l'on se dirige vers la grande mosquée. Celle-ci repose sur une grande plate-forme rectangulaire, comprise dans la première, et plus élevée d'environ 2 mètres que le reste du Haram-Chérif ; cette enceinte intérieure, également taillée dans le roc de la montagne, est entourée d'un mur de soutènement et d'un grand nombre de petites chapelles ou oratoires, édifices de forme carrée surmontés de petites coupoles surbaissées. De petits escaliers, au nombre de deux ou trois sur chacun des côtés de ce rectangle, conduisent sur la plate-forme consacrée. Chaque escalier est formé de 8 à 10 marches de marbre blanc, et aboutit à sa partie supérieure à des arcades élégantes, soutenues par de légères colonnes de marbre en nombre variable. Les uns présentent 3 colonnes et 4 arcades, les autres jusqu'à 5 et 7 colonnes et 6 ou 8 arcades. Les arcs, soutenus par les colonnes, sont des ogives. Ces constructions légères se voient de très-loin et produisent un effet charmant. Arrivé sur l'esplanade centrale, on peut à loisir contempler la grande mosquée, que l'on connaît généralement sous le nom de mosquée d'Omar. » Cette mosquée est l'un des monuments les plus curieux de Jérusalem. Dès que le calife Omar se fut emparé de la ville sainte, sa première pensée fut de retrouver la pierre sur laquelle Israïl Ullah (l'homme nocturne de Dieu), le prophète Jacob, avait la tête appuyée lorsqu'il eut sa vision. Il crut l'avoir trouvée, et il fit bâtir à côté une mosquée qu'il appela en son honneur *Es Sakhra* (la pierre). Lorsque Addul Melik Ier défendit le pèlerinage de la Mecque et remplaça la Kaaba par le temple de Jérusalem, la mosquée reçut des agrandissements considérables ; la pierre sacrée fut renfermée dans son enceinte, son dôme fut couvert de lames de cuivre doré, ses murs furent revêtus de marbres et d'arabesques d'or. Convertie en église par les croisés, elle fut, peu de temps après, rendue au culte de l'islam par Saladin, qui, pour lui enlever toute trace des souillures chrétiennes, la fit laver entièrement avec de l'eau de rose. Douze portiques, encore existants, devaient jadis donner entrée au parvis ; mais on n'y monte plus maintenant que de quatre côtés, par un escalier de marbre ayant huit degrés. Au milieu de ce parvis s'élève la mosquée, vaste bâtiment octogone, dont chaque pan est percé de sept fenêtres ogivales ; il est entouré d'un attique au centre duquel se trouve un dôme soutenu par quatre contre-forts ; le tout est couronné d'une coupole ovoïde, recouverte de lames de plomb et se terminant par un croissant supporté par une flèche. A chacun des quatre points cardinaux existe une porte. Près de la porte de l'E., ou de David, s'élève un élégant pavillon à jour, soutenu à l'extérieur par 11 colonnes de marbre, et à l'intérieur par 6. C'est l'endroit où David, le vicaire de Dieu, rendait, dit-on, la justice. A l'intérieur de la mosquée, où le jour pénètre difficilement à travers les vitraux de couleur, le sol et le mur sont revêtus de marbre gris ou blanc ; 28 colonnes de marbre brun forment une nef concentrique ; un second rang de 16 colonnes soutient le dôme couvert d'arabesques dorées. Sous ce dôme se trouve la roche sacrée, entourée d'une magnifique balustrade et portant encore l'empreinte qu'y laissa le pied du prophète Enoch au moment de son ascension au ciel. La tradition juive fait de ce rocher le support de l'arche d'alliance. Un escalier de huit degrés conduit dans la chambre inférieure, qui a pour plafond la roche sacrée. Tout autour de cette chambre, qui est à peu près circulaire, sont les Mihrab ou lieux de prière d'Abraham, de David, de Salomon et de Khader. Les vitraux de la mosquée d'Omar ne représentent pas de figures, comme ceux de nos églises gothiques ; mais ils sont remarquables par la vivacité de leurs couleurs. Les plafonds plats, qui relient entre elles les deux enceintes, sont couverts de peintures et de dorures de la plus grande richesse.

La mosquée d'El Aqsa, qui s'élève à côté de la précédente, peut se diviser en deux parties : mosquée supérieure et mosquée inférieure. Cette dernière, vaste souterrain de 62 mètres de longueur sur 13 de largeur, a un sol fort inégal ; on y arrive par un escalier de 9 marches. Une rangée de 7 pilastres et de 4 colonnes la divise, pour ainsi dire, en deux nefs. Sa principale curiosité consiste en 4 colonnes monolithes, surmontées d'un chapiteau taillé en feuilles de lotus, et qui passent pour avoir appartenu à une bâtisse du temps de Salomon.

Devant l'église supérieure d'El Aqsa règne un porche gracieux, soutenant sur de légers faisceaux de colonnettes accouplées les ogives qui en portent l'entablement. A l'abri de cette construction dorment les fils d'Aaron, dont le sépulcre est protégé par un cercle de fer. A l'intérieur, la mosquée offre une vraie forêt de colonnes, surmontées d'une légère charpente de cèdre que recouvrent des lames de plomb. A l'extrémité de la grande nef s'élève une jolie coupole ovoïde, éclairée par deux rangs d'ogives ; à droite et à gauche s'étendent deux longues galeries. Sous la coupole, à droite, est une magnifique chaire en bois sculpté ; derrière cette chaire, on voit dans la muraille une pierre révérée des musulmans, et qui porte, à ce qu'on dit, l'empreinte du pied de Jésus. A gauche de la nef centrale se trouve une pierre creusée, placée horizontalement sur le sol et regardée par les musulmans comme le berceau du grand prophète Jésus.

En sortant de la mosquée, on a devant soi la magnifique esplanade qu'on appelle le parvis du Haram-Chérif.

Sur le mont Bézétha, que les murailles de la ville coupent par le milieu, se voient les ruines de l'église de Saint-Jean-l'Evangéliste, dont la construction remonte à l'époque des croisades. Elle est habitée aujourd'hui par des derviches tourneurs.

Nous venons de décrire les principaux monuments de Jérusalem ; les limites de cet article nous forcent à nous borner à une simple nomenclature des autres, qui sont très-nombreux. Nous signalerons : l'ancien palais de Pilate, transformé en caserne ; l'hôpital fondé par M. de Rothschild ; la synagogue ; un pan de muraille devant lequel les juifs viennent prier et se lamenter chaque vendredi sur les ruines du temple de Salomon ; la mosquée qui recouvre le tombeau de David ; la maison de Caïphe, transformée en couvent arménien (on y montre la place où saint Pierre a renié son maître et la pierre qui recouvrait, dit-on, le tombeau de Jésus-Christ) ; l'église Sainte-Anne, bâtie par Baudouin Ier sur l'emplacement de la maison où naquit la sainte Vierge ; le palais du patriarche arménien, un des plus beaux établissements de Jérusalem ; le couvent et l'église de Saint-Jacques, où, suivant la tradition, saint Jacques le Majeur eut la tête coupée. On a déployé à l'intérieur de cette église tout le luxe oriental ; les portes sont recouvertes de nacre et d'ivoire ; l'or et les pierres précieuses y sont prodigués ; une Vierge porte sur sa tête une couronne de diamants et de saphirs énormes.

— *Histoire.* Les historiens sacrés ont gardé le silence sur l'origine de Jérusalem ; aussi les érudits se sont-ils livrés à des conjectures sans nombre. Suivant Flavius Josèphe, Melchisédech fonda la ville de Salem, qui devint plus tard Jérusalem. On met en doute l'identité des deux villes ; mais, ce qui est certain, c'est qu'avant David Jérusalem porta le nom de Yebous ou de Jébus, à cause des Jébuséens, descendants de Chanaan, qui occupaient à cette époque le mont Sion, où s'éleva plus tard la ville supérieure. Elle paraît aussi avoir reçu, dès une haute antiquité, l'épithète de *Kadischta* ou la Sainte, dont on retrouve le souvenir dans le nom de *Kouds*, que lui donnent encore aujourd'hui les musulmans ; « et, dit M. Isambert, si l'on accepte cette hypothèse, c'est à Jérusalem même qu'il faut appliquer le passage d'Hérodote (liv. II, chap. CXXXIX), où il est fait mention de la conquête de Cadytis, grande ville de Syrie, par le roi d'Egypte, Nécho. Quant au nom de Jérusalem, il est difficile de dire à quelle époque il fut substitué aux appellations plus anciennes de cette ville. » Lors du partage ordonné par Josué, Jébus ou Jérusalem échut à la tribu de Benjamin. Durant les quatre siècles qui s'écoulèrent entre Josué et David, ce furent tantôt les tribus de Juda et de Benjamin, tantôt les Jébuséens, qui furent en possession de cette ville. Lorsque David vint mettre le siége devant Jérusalem, elle était au pouvoir des Jébuséens. Des fortifications imposantes la protégeaient. Joab escalada le premier la forteresse. David, maître de la ville (vers 1049 av. J.-C.), en expulsa complétement les Jébuséens, et l'entoura d'une enceinte fortifiée ; cette enceinte se confond avec ce que l'on appelle les premières murailles de Jérusalem. La ville dut des embellissements notables à Salomon, fils de David, et elle atteignit l'apogée de sa grandeur sous le règne de ce prince. La construction du temple et d'autres édifices magnifiques, les rapports commerciaux étendus jusque dans l'Inde et l'Afrique, d'autres causes encore firent de cette ville le centre de la civilisation dans l'Asie occidentale. Après le schisme, sous Roboam, la ville, vu la proximité des frontières et les guerres presque perpétuelles, dut être plus fortifiée encore. Cinq ans après que Roboam fut monté sur le trône, l'Egyptien Sésac conquit et pilla Jérusalem. Cinquante ans plus tard, Joas, roi d'Israël, la dévasta. Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, ne purent la conquérir, pas plus que les généraux de Sennachérib. Mais Assaradon, roi d'Assyrie, la força et emmena captif le roi Manassès. Nécao, roi d'Egypte, entra également en vainqueur dans Jérusalem. Enfin, en 598 ou 587, sous le règne de Joachim, elle tomba au pouvoir de Nabuchodonosor, qui détrôna ce prince et lui substitua Sédécias. Ce dernier s'étant révolté, l'armée des Assyriens marcha de nouveau contre Jérusalem, renversa ses murailles, incendia le temple et emmena les Juifs captifs à Babylone (587 ou 576) ; soixante ans plus tard, Cyrus, roi de Perse, vainqueur de Babylone, autorisa les Juifs à rentrer dans leur patrie sous la conduite de Zorobabel. Les Juifs se mirent avec empressement à reconstruire la ville et le temple. La construction du temple, souvent interrompue, notamment par les entreprises hostiles des Samaritains, ne fut terminée qu'en 385. La ville passa des mains des rois de Perse entre celles d'Alexandre, qui la traita avec humanité et lui accorda de nombreux priviléges. Devenue, sous les successeurs de ce prince, la ligne frontière entre la Syrie et l'Egypte, elle fut de nouveau exposée à toutes les horreurs de la guerre. En 305 avant J.-C., elle tomba au pouvoir de Ptolémée Soter. Elle dut à la protection des Ptolémées et des Séleucides d'Asie une période de calme, et semblait prête à reprendre une vie nouvelle, lorsque l'odieuse tyrannie d'Antiochus Epiphane la fit retomber dans de nouveaux troubles. Après avoir pillé le sanctuaire, Antiochus y plaça la statue de Jupiter Olympien. « Il entoura, dit M. Gams, la cité de David ou la montagne de Sion d'une forte muraille, et y éleva des tours solides. Il plaça une garnison dans la citadelle. En outre, il fit construire le château de Baris, sur un rocher, au N.-O. du temple, afin de le dominer. Il ordonna aux Juifs d'abandonner les lois de leurs pères ; beaucoup d'entre eux apostasièrent, d'autres devinrent martyrs de leur foi. Les habitants s'enfuirent. La ville redevint la résidence des étrangers, le sanctuaire dévasté demeura vide. » Cependant, les Juifs se soulevèrent sous la conduite de Judas Macchabée et remportèrent quelques avantages. Judas marcha sur Jérusalem, chassa, suivant Josèphe, la garnison syrienne de la ville haute, et l'enferma dans le château de Baris, qu'il nomma Acra ou ville basse. D'après le livre des Macchabées, les Syriens se maintinrent dans Jérusalem, tandis que les Juifs s'emparèrent de la montagne du temple, où ils furent continuellement inquiétés par la garnison syrienne du haut Sion. Judas Macchabée fit purifier le sanctuaire et restaura le culte de Jéhovah. Il institua, en souvenir de sa victoire, la fête de la Dédicace. Jonathas, frère de Judas, fit relever les murailles. Sous son frère Simon, les Syriens, réduits par la famine, furent contraints de rendre la citadelle. Simon y établit sa résidence, et Jérusalem fut affranchie. La ville se releva rapidement sous la domination des Macchabées, et sa prospérité aurait pu être de longue durée sans les divisions intestines qui éclatèrent au sein de la famille régnante. En 63 avant J.-C., les deux frères, Hyrcan II et Aristobule, se disputèrent le souverain pontificat. Pompée, choisi comme arbitre, termina le litige en prenant Jérusalem. L'illustre général, qui avait déjà soumis la plus grande partie du royaume de Syrie, emmena Aristobule captif à Rome. Hyrcan, nommé par Pompée prince de la Judée, dut payer un tribut aux Romains. Quelques années après, Hérode réussit à se faire adjuger le royaume de Judée. La ville dut de nombreux embellissements à ce prince, qui la dota de magnifiques édifices et la fortifia. Il se bâtit un palais sur le mont Sion, et construisit pour les Juifs un temple magnifique. Agrippa Ier, fils d'Hérode, éleva la troisième enceinte, qui entoura la ville neuve ou Bézétha, et le fils de ce prince, Agrippa II, entreprit aussi un grand nombre de travaux. Cependant les Juifs, poussés à bout par les mesures oppressives et les exactions tyranniques des gouverneurs païens, se soulevèrent contre les Romains sous le règne de Néron, et cette révolte se termina par la destruction complète de Jérusalem.

Jérusalem, détruite de fond en comble par Titus, n'offrait plus qu'un amas de ruines, lorsqu'en 130 de l'ère chrétienne, Adrien résolut de construire sur son emplacement une ville nouvelle à laquelle il donna le nom d'*Ælia Capitolina*. Après avoir pris Béthéra, dernier asile des rebelles, il leur interdit l'entrée de sa nouvelle ville sous peine de mort. Il leur en défendit aussi l'approche, « de telle façon, dit Ariston de Pella, qu'ils ne pouvaient considérer, même de loin, leur terre natale. » Peuplée par une colonie romaine, *Ælia Capitolina* fut alors divisée en sept quartiers ; on y construisit deux bains publics, quatre nymphées ou bassins consacrés aux nymphes, un théâtre. Adrien consacra sur la montagne de Sion un temple où Jupiter était représenté à demi nu, ayant pour parèdres Minerve et le génie de Rome. Les Juifs, irrités de cet outrage à leur religion, représentèrent ce prince comme le plus cruel des vainqueurs ; selon eux, les ruisseaux de sang qu'il fit couler entraînèrent de grosses pierres jusqu'à la mer ; les terres furent suffisamment engraissées par les cadavres durant sept années. Dans leur liturgie, ils prient encore Dieu de se souvenir du second Nabuchodonosor, qui a détruit 420 synagogues.

Les successeurs d'Adrien permirent aux Juifs de venir pleurer sur les ruines de leur ancienne métropole. L'empereur Julien entreprit la reconstruction du temple, voulant par là donner un démenti formel à la prophétie de Jésus-Christ ; mais, dans une tradition que nous ne discuterons pas ici, cette reconstruction fut empêchée d'une manière toute miraculeuse. La ville se releva en partie sous le règne de Constantin et d'Hélène, qui consacrèrent, par de nombreuses constructions, les plus chers souvenirs du christianisme. Le concile de Chalcédoine érigea Jérusalem en patriarcat ; mais la ville tomba quelque temps après au pouvoir de Chosroès II, qui la livra à un affreux pillage. Jérusalem opposa une vive résistance aux Arabes ; mais elle dut capituler, après quatre mois de siége. Les califes de Bagdad et de Damas la tinrent pendant quatre siècles sous leur domination, sans inquiéter les habitants ni les pèlerins ; mais elle eut beaucoup à souffrir de l'inique tyrannie des Fatimites, et en particulier du calife Hakem, qui livra aux flammes l'église du Saint-Sépulcre.

L'intolérance des Seldjoucides, qui avaient remplacé les Fatimites, poussa Pierre l'Ermite à prêcher la croisade, et sa voix éloquente souleva l'Europe. Les croisés parurent pour la première fois devant Jérusalem le 7 juin 1099. Godefroy de Bouillon marchait à leur tête. Godefroy et Tancrède établirent leur camp à l'ouest de la ville, Raymond de Saint-Gilles investit le midi, les comtes de Flandre et de Normandie assiégèrent le côté nord. « Pendant un mois, dit M. Isambert, ils se préparèrent à donner l'assaut et souffrirent sous un ciel ardent toutes les horreurs de la soif. Le 14 juillet, ils tentèrent une première attaque générale et furent repoussés avec de grandes pertes. Enfin, le lendemain, 15 juillet, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville, les assaillants revinrent à la charge avec fureur. Après une heure de combat, un chevalier de Tournay s'élança le premier sur la brèche ouverte à l'orient ; il fut suivi par Engelbert et Godefroy, et les chrétiens envahirent toute la ville. Ils poursuivirent les troupes musulmanes jusque dans la mosquée d'Omar, qui fut inondée de sang. Après une courte prière devant le saint sépulcre, ils reprirent leur œuvre d'extermination. En moins d'une semaine, 70,000 musulmans furent massacrés et plusieurs milliers de Juifs périrent sous les décombres de leurs synagogues. Maîtres de Jérusalem, les croisés rebâtirent à grands frais l'église du Saint-Sépulcre ; mais leur royauté éphémère fut brisée par Saladin, qui reprit Jérusalem en 1187 et y rétablit le culte musulman. Vainement fut-elle rendue un instant à l'empereur Frédéric II (1229) ; elle fut investie deux ans après par l'armée du sultan de Kharezm, et reprise presque aussitôt par le soudan d'Egypte. Cette malheureuse ville fut le théâtre de nouvelles profanations sous les derniers califes ayoubites et durant le règne anarchique des mameluks, jusqu'à ce qu'elle passât avec toute la Syrie sous la domination du sultan ottoman Sélim II (1517) ; elle subit alors toutes les vicissitudes de cet empire. »

Annexée pendant longtemps au pachalik de Damas, elle forme aujourd'hui un district particulier. L'ère des luttes terribles semble avoir cessé pour cette malheureuse cité ; mais une rivalité haineuse a continué de régner entre les différentes communions qui se disputent la possession des sanctuaires. On sait que le firman par lequel la Porte, en 1852, reconnaissait aux latins la priorité dans la possession de quelques-uns de ces sanctuaires devint le prétexte de la guerre de Crimée.

JÉRUSALEM (ROYAUME DE), Etat chrétien, fondé en Orient lors de la première croisade. Après la prise de Jérusalem, le 15 juillet 1099, Godefroy de Bouillon fut proclamé roi, titre qu'il ne voulut jamais porter. Il fit cependant de la ville sainte la capitale et le centre d'un nouveau royaume, dont l'abbé Guénée (*Lettres sur la Palestine*) trace ainsi les limites : « Ce royaume s'étendait du couchant au levant, depuis la Méditerranée jusqu'au désert de l'Arabie, et, au midi et au nord, depuis le fort de Darum, au delà du torrent d'Egypte, jusqu'à la rivière qui coule entre Bérith et Biblos. Ainsi, il comprenait d'abord les trois Palestine, qui avaient pour capitales, la première, Jérusalem, la deuxième, Césarée, et la troisième, Bethsan, puis Nazareth ; il comprenait, en outre, tout le pays des Philistins, toute la Phénicie, avec la deuxième et la troisième Arabie et quelques parties de la première. Cet Etat avait deux chefs, l'un spirituel et l'autre temporel ; le patriarche était le seigneur spirituel, et le roi le seigneur temporel. » Les trois Palestine dont parle l'abbé Guénée sont les trois anciennes provinces israélites de Judée, de Samarie et de Galilée. Indépendamment des territoires compris dans les limites ci-dessus indiquées, le royaume de Jérusalem comprenait encore quelques pays chrétiens voisins, placés vis-à-vis de lui dans des rapports de vasselage, notamment la principauté d'Antioche, le comté de Tripoli et le comté d'Edesse. La législation de ce royaume est connue sous le nom d'*Assises de Jérusalem*.

Godefroy de Bouillon eut pour successeur, comme roi de Jérusalem, Baudouin, son frère puîné, de la maison des comtes de Boulogne. Ce dernier mourut en 1118, laissant le trône à son cousin Baudouin II, qui régna jusqu'en 1131. Ce prince trouva de puissants appuis, au milieu des luttes qu'il soutint contre les Sarrasins, dans l'ordre des templiers et des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, qui jetèrent un vif éclat sous son règne. A la mort de Baudouin II, le trône de Jérusalem passa au mari de sa fille Mélissende, Foulques d'Anjou, qui mourut en 1143. Son fils aîné, Baudouin III, qui avait épousé la fille de Manuel Ier, empereur d'Orient, lui succéda. A sa mort, en 1162, ce prince laissa le gouvernement à son frère cadet, Amaury Ier, qui régna jusqu'en 1173. Baudouin IV, fils mineur d'Amaury Ier, lui succéda sous la tutelle de Gui de Lusignan et mourut en 1185, en désignant pour son successeur Baudouin, son neveu, mineur, fils de sa sœur Sibylle et de Guillaume, dit Longue-Epée, marquis de Montferrat. Ce jeune roi étant mort au bout de sept mois, sa mère, qui avait épousé en secondes noces Gui de Lusignan, fut élevée au trône et y fit monter avec elle son mari. Mais, dès 1187, Jérusalem tomba au pouvoir du sultan Saladin. En 1190, Gui de Lusignan échangea son royaume purement nominal, et qui ne se composait plus que du territoire de Tyr, contre le royaume de Chypre, avec Richard Cœur de Lion. Celui-ci en fit don à Henri de Champagne, quatrième époux d'Isabeau, fille puînée d'Amaury Ier. Henri étant mort en 1196, sa veuve épousa en cinquièmes noces, Amaury de Lusignan, qui prit alors le titre de roi de Jérusalem. Il eut pour successeur, en 1209, Jean de Brienne, qui avait épousé Marie, fille de Conrad de Montferrat et d'Isabeau dont on vient de parler. Jean de Brienne, qui devint empereur de Constantinople, avait une fille, Yolande, mariée à l'empereur Frédéric II. Celui-ci fit valoir ses prétentions sur le royaume de Jérusalem et s'empara, en effet, de la ville en 1229 ; mais, dès 1244, Jérusalem devint définitivement la proie des Turcs, et, depuis, elle n'a pas cessé de faire partie de l'empire ottoman. Cependant, le titre de roi de Jérusalem fut porté, à partir de Frédéric II, par les empereurs d'Allemagne et les ducs de Lorraine. Il en fut de même des rois de Sardaigne, comme héritiers de Gui de Lusignan. De nos jours, ce titre figurait encore, il y a peu d'années, parmi ceux du roi de Sardaigne, qui a fini par annexer à sa couronne un royaume plus réel et plus important, celui d'Italie.

Rois de Jérusalem.

Godefroy de Bouillon.	1099
Baudouin Ier.	1100
Baudouin II.	1118
Foulques V d'Anjou.	1131
Baudouin III.	1144
Sibylle, puis Baudouin IV. . .	1185
Gui de Lusignan	1186
Henri II de Champagne. . . .	1192
Amaury de Lusignan.	1197
Jean de Brienne.	1209
Frédéric II, empereur.	1229

Dix conciles se sont tenus à Jérusalem ; dans le premier, le plus important de tous, les apôtres réunis décidèrent solennellement que la circoncision et les cérémonies légales, obligatoires pour les Juifs, ne le sont plus pour les chrétiens.

Jérusalem (SIÉGE DE). Depuis sa fondation par Melchisédech jusqu'à l'époque où elle resta définitivement au pouvoir des musulmans, Jérusalem eut à soutenir une multitude de siéges ; mais, à part celui qui fait l'objet de cet article, aucun n'a été entouré de circonstances assez dramatiques pour se détacher de l'histoire générale. Nous ne parlerons donc ici que du siége qui amena la destruction de Jérusalem par Titus, le plus meurtrier, le plus terrible dont il soit parlé dans l'histoire, celui où les assiégés ont déployé le plus d'opiniâtreté et de désespoir.

Vespasien achevait la soumission de la Judée, qui s'était révoltée, lorsque son élection à l'empire le rappela à Rome. Il confia alors à son fils Titus le soin de faire le siége de Jérusalem. La nature et l'art avaient concouru à faire de cette ville une des plus fortes places du monde entier. Elle occupait deux collines escarpées, non compris celle sur laquelle était bâti le temple, qui formait pour ainsi dire la citadelle des deux villes, et qui s'élevait sur le mont Moriah. L'une de ces deux collines était la fameuse Sion des Ecritures ; l'autre s'appelait Acra. La première, beaucoup plus élevée que la seconde, formait la haute ville ; la dernière, la ville basse. Au dehors, toutes deux étaient bordées de ravines profondes qui en rendaient l'accès impraticable : c'est ce qu'on appelait la vallée des enfants d'Hennon, qui courait du couchant au levant, au midi de Sion, et qui allait rejoindre celle de Cédron, à l'est du temple, au pied de la montagne des Oliviers. Une triple enceinte de hautes et épaisses murailles, qui se développait sur une longueur de 300 stades, enfermait la ville et était flanquée de 164 tours, très-élevées et très-fortes. Trois surtout, celles d'Hippicos, de Phazaël et de Mariamne, passaient pour ne pouvoir être prises que par la famine ; elles avaient été construites par Hérode et consacrées par le prince à la mémoire des trois personnes qu'il avait le plus aimées, son ami Hippicos, son frère Phazaël et son épouse Mariamne, à qui les fureurs de son amour avaient coûté la vie. L'ensemble du temple lui-même, qu'il ne faudrait pas se représenter sur le modèle de nos cathédrales, même les plus vastes, se prêtait admirablement à la défense. C'était moins un seul édifice qu'un grand et immense corps de bâtiments, divisé en plusieurs cours et en plusieurs enceintes, et environné de grandes et magnifiques galeries qui lui servaient comme de fortifications, en sorte qu'il ressemblait plutôt à une citadelle qu'à un lieu saint réservé aux sacrifices. Ainsi, pour se rendre maître de Jérusalem, il fallait forcer successivement plusieurs siéges, et si l'on emportait quelque partie, recommencer les assauts devant des fortifications encore plus redoutables. De plus, comme on se trouvait alors au moment des solennités de Pâques, une foule innombrable, que Josèphe, l'historien de ce terrible siége, n'élève pas à moins de 3 millions d'âmes, remplissait la ville de Jérusalem. Il est vrai que cette multitude était plus capable d'affamer la ville que de la défendre. Telle était la place que Titus venait assiéger avec des légions aguerries, accoutumées à ne se rebuter devant aucun obstacle. Et peut-être, malgré leur valeur, eussent-elles échoué cependant, si de malheureuses divisions n'eussent déchiré les entrailles de cette ville condamnée à périr.

Jérusalem était alors partagée en trois factions, également animées contre les Romains, mais qui neutralisaient l'effet de cette haine commune par l'oppression qu'elles faisaient peser sur les citoyens, et qui s'affaiblissaient mutuellement par les divisions qui les séparaient. Ces trois partis différents avaient pour chefs Eléazar, fils de Simon, Jean de Giscale, et Simon, fils de Gioras.

Une troupe de forcenés, que rassemblait seul le lien de l'impunité, s'était jetée dans Jérusalem, ayant à sa tête Eléazar, de race sacerdotale. Ces scélérats, qui s'étaient décorés du nom de *zélateurs*, souillaient le temple des plus odieux excès et faisaient endurer aux citoyens toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. La division ne tarda pas à s'introduire parmi eux ; Jean de Giscale, déjà fameux dans les dissensions qui troublaient la malheureuse nation juive, supplanta Eléazar à la tête des zélateurs, dont il se rendit le chef. Mais Eléazar n'en conserva pas moins un certain nombre de partisans